Après Jacques Pain, le 17 janvier 2021, le département ses Sciences de l’Education a perdu une deuxième professeure honoraire en ce début d’année en la personne de Nicole Mosconi, qui nous a quitté.e.s le 6 février 2021. Nous avons témoigné de notre tristesse à son mari et ses filles et souhaitons ici lui rendre hommage en partageant quelques éléments de son parcours.

Née en 1942, Nicole Aubineau-Mosconi entre à l’Ecole Normale Supérieure de Sèvres en 1961, elle y obtient son agrégation de philosophie avant de commencer sa carrière comme professeure de philosophie à Tours puis à Enghien. Ces premières années ont tout de suite été marquées par un engagement syndical en tant que secrétaire des sections Sgen de ces différents établissements, et par l’innovation pédagogique au lycée d’Enghien, qui était un lycée pilote. C’est là qu’une « conférence » (en fait, une rencontre non directive comme celui-ci les organisait alors) de Gilles Ferry, cofondateur du département de sciences de l’éducation de l’université de Nanterre, l’incite à expérimenter la non-directivité dans ses cours puis à s’inscrire en sciences de l’éducation comme étudiante. Elle relate, dans l’entretien qu’elle a accordé à Laurence Gavarini et Philippe Chaussecourte pour le n°5 de la revue *Cliopsy*, en 2011,la façon dont elle avait découvert Freud en se partageant le travail de préparation des cours avec son mari, elle se chargeant de la psychanalyse puis comment, lors d’un dossier sur l’évaluation durant ce cursus , elle a été amenée à articuler psychanalyse et relation pédagogique en comprenant notamment, à partir des travaux de Mélanie Klein, les processus psychiques archaïques que l’évaluation fait revivre au sujet.

Dans le même temps la question des inégalités filles-garçons au sein du système scolaire l’interpelle, et à une époque où la récente mixité des établissements interroge, elle s’en empare de façon originale. Elle mène des entretiens d’élèves et s’appuie, pour les analyser, sur les théorisations sociopsychanalytiques que Gérard Mendel, dont elle est une adepte sensible, est en train d’installer assez solidement dans le paysage des études sur le travail groupal et la dynamique de groupe. Reprenant la distinction que celui-ci établit entre plaisir psychofamilial et plaisir socioprofessionnel, elle montre que filles et garçons se côtoient bien à l’école, éventuellement avec plaisir, mais que leurs liens sont centrés sur des relations amicales et non sur des collaborations de travail, les filles n’étant pas considérées comme des partenaires par les garçons. Ce travail fera l’objet de sa thèse de sciences de l’éducation, soutenue en 1986 sous la direction de Gilles Ferry et parue ensuite aux PUF (*La mixité dans l'enseignement secondaire : un faux semblant ?,* PUF 1989).

En parallèle, en 1984, elle intègre en tant qu’assistante le département des sciences de l‘éducation de ce qui est alors « l’Université Paris X-Nanterre ». Très vite, elle participe à sa gouvernance (elle en prendra la direction en 1988) ainsi qu’à la structuration du laboratoire en émergence qu’est le Cref (Centre de Recherches en Education et Formation) en rejoignant, avec Claudine Blanchard-Laville, le secteur « savoir et rapport au savoir » lors de sa création par Jacky Beillerot. Elle y devient maîtresse de conférences en 1990 puis soutient son habilitation à diriger les recherches en 1992 (publiée en 1994 sous le titre *Femmes et savoirs. La société, l’école et la division sexuelle des savoirs,* chez l’Harmattan). Elle devient professeure en 1994, toujours au sein du département de sciences de l’éducation de Nanterre où elle prend en 1999 la direction du DEA et du Cref, puis professeure émérite en 2007.

Ses travaux pionniers sur les questions de genre en éducation, et plus particulièrement sur la façon dont les filles et les femmes s’approprient ou non le savoir, et quel type de savoir(s), selon la façon dont elles sont incitées à le faire en fonction des assignations socio-sexuées, font référence. Sur cette perspective précise elle utilisera plusieurs types de sources, au croisement de la socio-histoire et de l’interrogation sur les constructions psychiques : entretiens (d’élèves ou de femmes adultes), analyse de curricula, de propos sur l’éducation ou d’écrits autobiographiques (notamment les *Mémoires d’une jeune fille bien rangée* de Simone de Beauvoir), travail sur enregistrements video de classes, notamment lors des recherches dites « codisciplinaires » coordonnées par Claudine Blanchard-Laville, etc. C’est dans ce dernier type de recherches qu’elle analysera la façon dont les enseignant.e.s interagissent de façon différente avec les filles et les garçons, non seulement sur le plan quantitatif comme cela avait déjà été montré, mais aussi sur le plan qualitatif, les filles étant plus invitées à rappeler la « mémoire » de la classe, tandis que les garçons sont plus souvent poussés à « réfléchir », « penser », « proposer », etc. Elle questionne alors les conséquences psychiques (notamment en termes de rapport au savoir) de cette structuration socio-sexuée, en lien avec sa contribution à la théorisation de cette notion.

 Elle a en effet participé, avec Jacky Beillerot et Claudine Blanchard-Laville, à la coordination des quatre ouvrages collectifs publiés par l’équipe « savoirs et rapport au savoir » : *Savoir et rapport au savoir*, aux Éditions Universitaires en 1989, puis trois ouvrages aux éditions l’Harmattan (*Pour une clinique du rapport au savoir* en 1996, *Formes et formation du rapport au savoir* en 2000 et *Autobiographie de Carl Rogers. Lectures plurielles* en 2003). Dans deux d’entre eux, elle publie deux articles importants sur la théorisation du rapport au savoir, avec notamment la proposition de considérer le savoir comme un objet transitionnel au sens de Winnicott, contribuant au débat avec l’équipe Escol de Paris 8. Pour ces quatre ouvrages, les éditeurs diffèrent, mais la collection, « savoir et formation », fondée par Jacky Beillerot et Michel Gault, reste la même. Nicole Mosconi contribuera à en reprendre la direction, avec Claudine Blanchard-Laville et Patrick Geffard, avant la mise en place d’un comité éditorial plus large dont elle continuera à faire partie.

Ses travaux intègrent également une réflexion sur les liens entre psychanalyse et pédagogie et, plus largement, sur les enjeux épistémologiques de la discipline. Elle publiera plusieurs articles sur ces questions, notamment dans la *Revue Française de Pédagogie* et dans [*Télémaque*](https://www.cairn.info/revue-le-telemaque.htm) revue de référence en philosophie de l’éducation en France. Ses articles d’analyse de différentes théories pédagogiques sur l’éducation des filles à travers le temps, parus dans cette dernière revue et complétés par quelques chapitres inédits on fait l’objet de son ouvrage Genre et éducation des filles. Des clartés de tout (L’Harmattan, 2017). L’ensemble lui permet également une réflexion très fine qu’elle intitulera *De la croyance à la différence des sexes* (L’harmattan 2016) sur le fait que la différence des sexes est bien une croyance, la façon dont elle se construit socialement, s’enracine et structure ensuite nos psychismes, servant par exemple de rempart à certaines formes de dépression.

Nicole Mosconi avait également le souci de soutenir et valoriser les travaux et publication d‘autrui, en impulsant, coécrivant, préfaçant, ou en organisant conférences et publication collectives et en rassemblant les écrits d’autrui. Se situent ici non seulement les deux ouvrages issus de tables-rondes qu’elle avait organisées durant les *Biennales de l’éducation* (*Egalité des sexes en éducation et formation,* Puf, 1998 et *Plaisir, souffrance, indifférence en éducation* (codirigé avec Jean-Pierre Pourtois, Puf 2002) mais aussi le recueil de textes de Jacky Beillerot qu’elle a rassemblés et édités (*Jacky Beillerot et les sciences de l'éducation*, L'Harmattan, 2017).

Dans le même temps, elle aura mené un très important travail de visibilisation et de structuration aussi bien des sciences de l’éducation que des études féministes, contribuant, comme le souligne Nassira Hedjerassi dans l’hommage qu’elle lui a rendu sur le site de l’AECSE (association des enseigant.e.s et chercheur.se.s en Sciences de l’éducation), tant à « faire exister au sein des sciences de l’éducation les recherches qui s’intéressent aux inégalités sexuées, qui mobilisent les rapports sociaux de sexe mais aussi à faire exister l’éducation dans les études genre et féministes en France » sans mésestimer, dans les deux champs, les enjeux épistémologiques et sociohistoriques. Pour les sciences de l’éducation, elle assurera la co-présidence de l’AECSE avec Marguerite Altet et la vice-présidence de la section 70 du CNU avec Elisabeth Bautier, tout en coordonnant avec Jacky Beillerot le *Traité des sciences et des pratiques de l’éducation* chez Dunod en 2006, premier d’une collection qui remportera un grand succès. C’est sans doute pour partie pour ce rôle-là qu’elle sera reconnue comme l’une des quinze grandes figures des sciences de l’éducation lors de l’exposition conçue notamment par Marguerite Altet et présentée lors des deux colloques commémorant les 50 ans de la discipline en 2017 (à Toulouse en juin et à Caen en octobre).

Du côté des études féministes, elle participe de façon active à la création de l'[Institut Émilie du Châtelet](https://fr.wikipedia.org/wiki/Institut_%C3%89milie_du_Ch%C3%A2telet) en 2006, et en intègre le comité de direction. Elle est également membre du conseil d’administration de l'ANEF (association nationale des études féministes) de 1998 à 2008.

Cet investissement se traduit également par son appartenance aux comités de rédaction des revues [*Recherche & formation*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Recherche_%26_formation)et *Travail Genre et Sociétés,* au comité de lecture de la revue [*Carrefours de l'éducation*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Carrefours_de_l%27%C3%A9ducation)*,* au réseau MAGE (marché du travail et genre) ou au comité éditorial de la revue GEF (*Genre en éducation et Formation*).

C’est bien au carrefour de ces quatre implications (interrogation et engagement sur les questions de genre, apports épistémologiques sur la notion de rapport au savoir, activités éditoriales, engagement institutionnel) et surtout dans leur tissage qu’il faut comprendre sa trajectoire. Elle aura au final publié cinq ouvrages en nom propre et en aura dirigés ou codirigé sept, auxquels il faut ajouter nombre d’articles, conférences, chapitres, entretiens, etc. Elle aura également accompagné vingt-deux doctorats en son nom propre, et un à la suite du décès de Jacky Beillerot

A l’heure où certain.e.s voudraient nous faire croire que l’engagement et le travail académique ne font pas bon ménage, Nicole Mosconi, chevalière de la Légion d’Honneur en 2015, nous donne un bel exemple d’un militantisme qui ne cède rien à la rigueur, tissant inlassablement ensemble les multiples fils de ses interrogations.

On peut la retrouver, vive et incisive comme à son accoutumée, dans  une des dernières conférences qu’elle a données à l’INSPE de Paris en novembre 2020 (<https://pod.inspe-paris.fr/video/0309-nicole-mosconi-le-sexisme-dans-linstitution-scolaire/>) ou lire son itinéraire dans l’entretien cité plus haut,où elle relate notamment ses souvenirs de lycée et de khâgne, le rapport à la lecture et à la culture de ses parents et de ses grands-parents ou sa découverte de la psychanalyse. Ce travail d’élaboration clinique qui l’aura accompagnée toute sa vie n’est sans doute pas pour rien dans l’articulation de ses engagements.

Françoise Hatchuel pour le Cref et le Département de Sciences de l’éducation